

La morale de la social-démocratie

Deux sermons*

[77] Notre parti, chers camarades, veut ce qu'ont voulu les gens éclairés de toutes les époques et de tous les peuples, il veut ce qui est vrai et juste. La vérité et le droit de la prêtraille, voilà ce dont nous ne voulons pas. Notre vérité est la vérité matérielle corporelle ou empirique de la science exacte que nous voulons d'abord connaître puis également mettre en action.

α

confer

Dans ma dernière conférence, j'ai déjà expliqué par le menu comment nous, démocrates internationaux, nous fondons systématiquement toutes nos pensées avec des faits corporels ou empiriques. L'éclaircissement présent de la morale doit confirmer « le système ». Nous ne devons tenir compte de la loi morale et la considérer que pour autant qu'elle se trouve avoir un fondement matérialiste.

Et de fait, en vérité, « l'amour libre » n'est pas moins moral que l'amour chrétien limité au conjoint. Ce qui nous révolte dans la polygamie, ce n'est pas tant la richesse quantitative de l'amour que la vénalité de la femme, la dégradation de l'homme, l'infamante domination de Mammon.

Ici, je dois expliquer aux camarades du Parti avec brièveté et concision ce qu'est l'essence propre de la morale, ce qu'est la morale authentique. Conformément à notre système matérialiste, dans de telles enquêtes, interrogeons d'abord le matériau, ici le matériau moral. En outre, tenons-nous-en à l'usage linguistique le plus incontestable. Les vraies châtaignes sont toutes celles que le monde appelle usuellement châtaignes... Seul,

β

* Volksstaat, 1875.

le matérialisme économique, seule l'organisation communiste du travail physique que vise la social-démocratie associera vraiment les hommes.

N.B.

Et dans la bouche d'un socialiste, le développement de l'homme n'est pas une valeur idéale, une perfection spirituelle, pour lequel on n'a pas d'étalon matériel, et qu'on peut interpréter à contresens de manière diverse. Pour nous, comme on l'a expliqué de multiples façons, le développement de l'homme consiste dans la puissance croissante de mettre la nature à son service. Par rapport à ce but immense, religion, art, science et morale sont de simples actions.

Les hommes doués de discernement savent aujourd'hui que les idées du règne végétal et du règne animal ne servent pas de modèle à leur objet, mais qu'elles en sont la copie ou l'abstraction.

N.B.

Selon notre adversaire, nous socialistes, nous sommes des « matérialistes » — ce qui doit signifier ici des hommes dépourvus d'élévation, qui stupidement ne veulent entendre parler que de ce qui est mangeable ou buvable — ou à la rigueur ne comptent pour sujet digne d'attention que ce qui se révèle pondérable. Aux fins de vitupération, on conserve au concept son sens étroit, mal famé. A cet idéalisme raffiné, nous opposons la vérité morale, c'est-à-dire une idée ou un idéal qui ou bien est incarné ou bien veut l'être. Où, au ciel et sur la terre, y a-t-il encore un idéal aussi véritablement rationnel, moral et sublime que l'idée de la démocratie internationale. Ici la phrase de l'amour chrétien doit prendre une forme matérielle. Les lamentables frères en Christ doivent devenir frères d'action et de combat, jusqu'à ce que finalement de la vallée de larmes religieuse sorte le juste État populaire, Amen !

N.B.

bis (β)

Là où l'on déduira le monde de la tête de Dieu, la vérité de la pure ruminant, le bien et le droit des profondeurs de la poitrine, on suit partout cette même voie déductive absurde par laquelle pour ainsi dire on pense avec le ventre, on conçoit avec le cœur.

N.B.

ce qui vient en premier, c'est le monde matériel, qui forme le contenu de nos concepts, déterminant ce qu'on entend par liberté, justice, etc. Il est extrêmement important de comprendre le cours qu'ont suivi ces choses, puisque en découle la méthode déterminant la manière qui est nécessaire pour conférer son contenu correct à nos concepts. La question : qui est premier, l'esprit ou la matière ? constitue la grande question générale de la véritable voie du juste et de la juste voie de la vérité...

N.B.

L'unanimité théorique de la social-démocratie, que nous avons vantée précédemment, repose sur le fait que nous ne cherchons plus notre salut dans des plans subjectifs, mais que nous le voyons naître tel un produit mécanique, à partir du cours nécessaire du monde. Notre activité doit se limiter au fait d'aider à sa naissance. L'incoercible procès du monde, qui a condensé les planètes, et tiré successivement de leurs substances ignées cristaux, plantes, animaux et hommes, pousse avec la même incoercibilité à une utilisation rationnelle de notre travail, au développement constant des forces productives...

L'assurance de la social-démocratie repose sur le mécanisme du progrès. Nous savons que nous sommes indépendants de toute bonne volonté. Notre principe est mécaniste, notre philosophie est matérialiste. Pourtant, le matérialisme social-démocrate a un fondement plus riche et plus positif qu'aucun de ses précurseurs. L'idée, c'est-à-dire son opposé, il l'a absorbée grâce à la clarté de ses vues pénétrantes ; le monde des concepts, il l'a maîtrisé ; la contradiction entre la mécanique et l'esprit, il l'a surmontée. L'esprit de la négation existe en nous simultanément de manière positive, notre élément est dialectique. « Lorsque j'aurai, écrit Marx dans une correspondance privée, secoué le fardeau de l'économie, j'écrirai une dialectique. Les justes lois de la dialectique sont déjà contenues dans Hegel ; bien entendu sous une forme mystique ; il faut dépouiller cette forme. » Puisque, pour ma part, je crains qu'il ne nous

faillie attendre longtemps avant que Marx nous fasse le plaisir de ce travail, et puisque, dès ma jeunesse, je me suis consacré beaucoup et en toute indépendance à l'investigation de ce thème, je veux essayer d'ouvrir à l'entendement désireux de savoir une perspective sur la philosophie dialectique. Elle est le centre solaire d'où part la lumière qui nous a éclairé non seulement l'économie, mais la totalité de l'évolution de la civilisation, et qui illumine enfin aussi bien toute la science jusque dans ses « derniers fondements ».

Les camarades du Parti savent que je n'ai pas fait d'études supérieures, mais que je suis un tanneur qui s'est acquis une philosophie de manière autodidacte. Pour la communiquer, je ne peux employer que mes heures de loisir. Je publierai par la suite mes articles à des intervalles de temps plus ou moins grands, et de plus je viserai moins leur connexion que la lisibilité de chaque partie prise pour soi. De même, puisque je prise peu le micmac de l'érudition, il me sera plus facile d'éviter le délayage, d'envoyer promener les enjolivures, qui obscurcissent le thème...

11

[102-104] Dans la préface de son livre La Situation de la classe laborieuse en Angleterre, Friedrich Engels parle déjà de la dissolution de la philosophie opérée par Feuerbach. Mais la sœur de la philosophie, la théologie, occupa tant Feuerbach qu'il lui resta trop peu de temps et de sens pour s'expliquer à fond et en toute clarté avec l'autre, la philosophie...

Un vieillard, qui désire revenir au commencement de sa vie pour la répéter, ne veut pas la répéter, mais l'améliorer. Il reconnaît dans les voies suivies des voies de l'égarement ; mais il ne peut dénier la reconnaissance apparemment contradictoire du fait qu'elles lui ont apporté la sagesse. La social-démocratie entretient à

NB

N.B

NB

l'égard de la philosophie ce même rapport critique qui est celui de ce vieillard à son passé. Ultime est le chemin qui mène nulle part sur lequel on devait nécessairement s'égarer afin de parvenir à la connaissance du bon chemin. Pour pouvoir suivre désormais le bon chemin, sans se laisser égarer par n'importe quelle ânerie religieuse et philosophique, il faut étudier le chemin des chemins qui ne mènent nulle part, c'est-à-dire la philosophie.

Sehr gut !¹

Celui qui prend cette impudente proposition au sens littéral doit assurément la trouver insensée...

Tout ce qui est réel a pour base l'échange de substances, le mouvement du monde étant si illimité que toute chose à chaque instant n'est plus la chose qu'elle était auparavant...

N.B

La social-démocratie s'est prononcée contre la « religion », et je plaide ici pour qu'elle se prononce également contre la « philosophie ». Ne parlons de « philosophie social-démocrate » qu'en ce qui concerne le stade de transition. Dans l'avenir, dialectique ou doctrine générale de la science pourraient constituer des noms plus pertinents pour cet objet critique.

[106-108] Chez tous [professeurs et agrégés] on trouve un résidu plus ou moins important de mystique superstitieuse et fantastique qui obnubile leur regard. Tout récemment, M. v. Kirchmann en a fourni un témoignage éloquent dans « une conférence philosophique faite en langue populaire ». La philosophie, dit-il selon le rapport de la « Volkszeitung » du 13 janvier de cette année, n'est ni plus ni moins que la science des concepts suprêmes de l'être et du savoir...

C'est donc à nouveau rajeunie la vieille bigote que nous avons devant nous. A présent, elle s'appelle la « science des concepts suprêmes de l'être et du savoir ». Tel est son nom en « langue populaire ».

1. Très bien ! (N. de l'Ed.)

Soit ! Philosophie et sciences de la nature ont le même objet, et le même instrument, mais des préoccupations différentes. Alors on se pose la question : quel est le rejeton de cette distinction ? Les résultats des sciences de la nature sont connus. Qu'a donc la philosophie à nous montrer ? V. Kirchmann trahit le secret : elle défend la religion, l'État, la famille et la morale. La philosophie n'est pas une science, mais un moyen de défense contre les sociaux-démocrates. Il n'est donc pas étonnant que les sociaux-démocrates aient leur propre philosophie, leur philosophie spéciale...

Sehr gut !¹

Tout comme le bon sens, les « sciences particulières », s'aidant de l'intelligence, tirent leur savoir de l'expérience, du matériau du monde.

Erfahrung = NB Material der Welt²

Ceux qui imitent aujourd'hui servilement et rêmâchent la philosophie classique n'ont pas su saisir cette doctrine en partant de fondements facilement explicables. Par vocation, ils sont appelés à défendre la religion, l'État, la famille et la morale. Dès qu'ils sont infidèles à cette vocation, ils cessent d'être philosophes pour devenir sociaux-démocrates. Professeurs et agrégés, tous ceux qui se disent philosophes, tombent plus ou moins, en dépit de leur liberté de pensée, dans la superstition, dans la mystique, (tout cela comme lard et couenne appartenant à une seule espèce), et forment par rapport à la social-démocratie une seule masse in puncto puncti inculte, réactionnaire...

III

[109-110] Par la « méthode », nous désignons le caractère qui distingue la philosophie des sciences particulières. Donc la méthode spéculative n'est rien de plus qu'une interrogation empotée qui a pour objet la

NB

1. Très bien ! (N. de l'Ed.)

2. Expérience = matériau du monde.

généralité éthérée. Sans matériau, comme l'araignée qui tire son fil de son derrière, et même avec un défaut encore plus grand de matériau ou de présupposition, le philosophe veut tirer de sa tête sa sagesse spéculative...

Bien dit !¹

Les livres profonds ne sont qu'accumulations évidentes d'un poison général profondément insinué dès leur enfance dans la chair des peuples et dont la diffusion s'étend encore présentement aux grands comme aux petits. Tout récemment, le savant [Professeur] [Biedermann] en a donné un exemple instructif dans sa polémique avec les ouvriers. Il exige des socialistes « au lieu d'indications vagues et obscures, une image claire de la société » montrant comment elle devrait nécessairement être selon eux et comment elle doit arriver conformément à leurs désirs. Et notamment comment elle doit être réalisée dans ses conséquences pratiques...

Lorsque nous filons nos pensées à propos de la structure sociale de l'avenir, nous manipulons un matériau. Nous pensons de manière matérialiste.

IV

[116-123] Les articles précédents ont présenté la philosophie comme étant un rejeton de la religion et, comme elle, une chimère, en dépit de son caractère plus convenable...

Dühring doit avoir pressenti le caractère superflu de la corporation philosophique, puisqu'il l'investit d'un caractère supplémentaire : « la preuve pratique ». Selon lui, la philosophie ne doit pas seulement interpréter le monde et la vie de manière scientifique, mais elle doit aussi prouver cette interprétation par ses convictions et par la transformation de la vie et du monde. D'une telle manière on se rapproche de la social-démocratie. Après avoir fait un tel progrès, le philosophe parviendra

NB

1. En français dans le texte.

naturellement sous peu à la connaissance pleine et entière et se débarrassera totalement et résolument de la philosophie. Bien sûr, l'homme ne peut se dispenser de quelque interprétation du monde et de la vie, mais la philosophie est une espèce à part dont on peut se dispenser. Sa conception du monde est intermédiaire entre celle de la religion et celle de la science exacte...

Nous nous en souvenons : la méthode est le signe qui distingue religion, philosophie et science. Toutes trois sont en quête de la sagesse. La méthode religieuse de la révélation procède à cette quête sur le Sinaï, derrière les nuages ou au milieu des spectres. La philosophie s'adresse à l'esprit humain ; mais tant que, obnubilé par les vapeurs de la religion, ce dernier se mésinterprète lui-même, ses interrogations et sa besogne sont à contresens, dépourvues de présupposition, spéculatives, ou bien procèdent dans la généralité indéterminée. Enfin, la méthode de la science exacte opère avec le matériau du monde phénoménal sensible. Dès que nous reconnaissons dans cette méthode le seul mode rationnel de l'intelligence, c'est la fin radicale de toute production de chimères.

NB

Au vu de cette analyse, un philosophe consommé ricanera dédaigneusement, et, s'il condescend à répondre, il tentera d'expliquer que les sciences particulières sont matérialistes, dépourvues de critique, elles qui prennent pour vérité sans plus d'examen le monde empirique sensible de l'expérience...

α NB

Mais dans la vie de la nation où il s'agit de maîtres et de serviteurs, du travail et du revenu, du droit, du devoir, de la loi, des mœurs et de l'ordre, c'est le curé et le professeur de philosophie qui ont la parole, chacun des deux ayant sa méthode particulière pour... masquer la vérité. Religion et philosophie, autrefois aberrations innocentes, sont désormais devenues, depuis que les maîtres sont intéressés à la réaction, les moyens abusifs d'une filouterie politique raffinée.

sehr gut !¹

1. Très bien ! (N. de l'Ed.)

De la leçon que nous a donnée le professeur Biedermann dans l'article précédent, nous tirons l'enseignement que voici : il ne faut pas s'interroger sur la généralité indéterminée, ni non plus sur la vérité. Ici, la philosophie s'oppose maintenant au bon sens. Elle n'est pas, à l'instar de toutes les sciences empiriques, en quête de vérités déterminées, concrètes ou empiriques, mais comme la religion, elle est à la recherche d'une espèce tout à fait particulière de vérité, la vérité absolue, éthérée, sans présupposition, c'est-à-dire détraquée. Ce qui est vrai pour tout le monde, ce que nous voyons, touchons, *nos sensations corporelles*, entendons, goûtons et sentons, n'est pas assez vrai pour elle, les phénomènes de la nature ne sont que phénomènes, ou « apparences », et elle n'en veut rien savoir...

α NB

Parce que, prisonnier du délire religieux, il veut dépasser le phénomène naturel, parce que, derrière ce monde phénoménal, il cherche encore un autre monde de la vérité, qui doit expliquer le premier, le philosophe...

Mais il faut remarquer que j'ai fait faire à Descartes un bond plus grand que celui qu'il a effectivement fait. La chose se présente comme suit : le philosophe avait deux âmes, l'une, traditionnelle, religieuse, l'autre scientifique. Sa philosophie était le produit du mélange des deux. La religion lui avait fait croire que le monde sensible n'était rien, alors que le contre-courant scientifique qui le traversait cherchait à lui prouver le contraire. Il commença par nier, par douter de la vérité sensible, et démontra le contraire par la sensation corporelle de l'existence. Pourtant, le courant scientifique ne devait percer de manière aussi conséquente. Seul un songe-creux *impartial*, répétant l'expérience de Descartes, trouve que, lorsque doutes et pensées alternent dans la tête, c'est la sensation corporelle qui nous assure de l'existence réelle du procès de pensée. Le philosophe dénatura la chose, il avait l'intention de démontrer l'existence incorporelle de la pensée abstraite, il croyait pouvoir démontrer scientifiquement la vérité

NB

détraquée d'une âme religieuse ou philosophique, alors qu'en fait il constatait la vérité familière de la sensation corporelle.

X NB

Les idéalistes au bon sens du terme sont tous de braves gens. Et les sociaux-démocrates plus que jamais. Les idéalistes, au sens philosophique du terme, sont au contraire des gens incapables de discernement. Selon leurs affirmations, tout ce que nous voyons, entendons, touchons, etc., l'univers des choses qui nous entourent n'existerait pas, serait des éclats de pensée. Notre intelligence, affirment-ils, serait l'unique vérité, tout le reste devant être « des représentations », des fantasmagories, des rêves nébuleux, des phénomènes au mauvais sens du terme. Tout ce que nous percevons dans le monde extérieur, disent-ils, ne constitue pas des vérités objectives, des choses réelles, mais un mouvement subjectif de notre intelligence. Et lorsque le bon sens de l'homme regimbe contre l'impudence de ces affirmations, ils savent lui représenter avec beaucoup de pertinence que chaque jour ses yeux voient le soleil se lever à l'est et se coucher à l'ouest, et que pourtant il doit nécessairement laisser la science le mettre à la raison pour apprendre à connaître la vérité avec ses sens non formés.

N.B¹

Erscheinungen im bösen Sinne²

α NB

Même une poule aveugle attrape un grain de temps à autre, dit le proverbe. Une poule aveugle de ce genre, voilà ce qu'est l'idéalisme philosophique. Voici le grain qu'il attrape : ce que nous voyons, entendons ou sentons dans le monde, ne constitue pas des objets purs, nets. De même, la physiologie scientifique des sens approche

) sehr gut !³

1. Remarques soulignées de traits obliques, écrites par V.I. Lénine dans un coin de la page. Ici et plus loin, lorsqu'il sera impossible de déterminer avec précision à quel passage se rapportent les remarques de Lénine, on citera tout le texte de la page en question. (Réd. ; éd. russe.)

2. Phénomènes au mauvais sens du terme. (Réd.)

3. Très bien ! (Réd.)

chaque jour le fait que les objets bigarrés, que nos yeux voient, sont des sensations visuelles bigarrées, et que toutes les choses grossières, fines et lourdes que nous touchons, sont des sensations tactiles grossières, fines et lourdes. Aucune frontière absolue n'est tracée entre nos sentiments subjectifs et les choses objectives. Le monde, c'est le monde de nos sens.

Les choses du monde ne sont pas « en soi », mais elles ne possèdent toutes leurs qualités que par la connexion...

L'eau n'est liquide qu'en connexion avec une certaine température ; au froid, elle se solidifie, à la chaleur elle devient invisible ; habituellement, elle coule de bas en haut, mais qu'elle rencontre un pain de sucre, et elle monte. « En soi », elle n'a pas de qualité, pas d'existence, mais elle les reçoit par la connexion. Il en va de même pour toutes les autres choses. Tout n'est que qualité ou prédicat de la nature qui ne plane nulle part dans une objectivité ou vérité aberrante, mais partout dans les seuls phénomènes fugitifs et multiformes.

Se demander quel serait l'aspect du monde, s'il n'y avait ni yeux, ni soleil, ni espace, ni température ni intelligence ou sensation, c'est poser des questions absurdes, que seuls les fous aiment à creuser. Bien entendu, dans la vie et dans la science, nous pouvons séparer, séparer et diviser à l'infini, mais, ce faisant, nous ne devons pas oublier que tout constitue également une unité, forme une connexion. Le monde est sensible, et nos sens comme notre intelligence sont du monde. Cela n'est pas une « limite » pour l'homme, mais il est toqué celui qui veut la dépasser. Lorsque nous prouvons que l'âme immortelle du curé et l'indubitable intellect du philosophe possèdent la même nature commune que tous les autres phénomènes du monde, on prouve par là que les « autres » phénomènes sont tout aussi réels et vrais que l'indubitable intellect cartésien. Non seulement nous croyons, vivons, pensons, mettons en doute le fait que notre sensation est réelle, mais nous

N.B.

la ressentons réellement et vraiment. Et inversement : toute la vérité et toute la réalité reposent sur le sentiment, sur la sensation corporelle. L'âme et le corps, ou le sujet et l'objet, comme l'appelle à nouveau le vieil esprit, ont le même calibre : terrestre, sensible, empirique.

« La vie est un songe », ont dit les Anciens. A présent, les philosophes arrivent avec leur nouveauté : « Le monde est notre représentation. »

Fonder la vérité non pas sur le Verbe de Dieu, non point sur des « principes » hérités de la tradition, mais fonder nos principes sur la sensation corporelle, voilà ce sur quoi la philosophie de la social-démocratie pointe son tir.

V

[123-310] Le bon Dieu forma le corps de l'homme à partir d'une motte de limon et il lui insuffla l'âme immortelle. Depuis ce temps existe le dualisme, ou théorie des deux mondes. L'un, le monde matériel des corps, est pourriture, l'autre, le monde clérical ou spirituel des esprits, est le souffle de Dieu. Cette historiette a été sécularisée par la philosophie, c'est-à-dire adaptée à l'esprit des temps. Ce que l'on peut voir, entendre et toucher, la réalité corporelle est toujours encore traitée comme étant limon pourrissant ; au contraire, à l'esprit pensant, on accroche le royaume d'une vérité, d'une beauté et d'une liberté extravagantes. Dans la Bible tout comme dans la philosophie, le monde a un arrière-goût mauvais. Parmi tous les phénomènes ou objets qu'offre la nature, il ne s'en trouve qu'un pour mériter leur attention : l'esprit, l'antique souffle de Dieu et ce parce qu'à leurs sens embrouillés il apparaît comme une chose non naturelle, transmondaine, métaphysique.

Le philosophe, qui sobrement se propose pour but de la connaissance l'esprit humain comme étant un objet

N.B.

N.B.

N.B.

parmi d'autres objets, cesse d'être un philosophe, c'est-à-dire l'un de ceux qui étudient l'énigme de l'existence, généralement ou dans l'éther de la généralité. Par là, il devient spécialiste, sa spécialité étant la « science particulière » de la théorie de la connaissance...

NB Dans notre tête vit-il un noble esprit idéaliste ou seulement un entendement humain ordinaire et exact ? Derrière cette question se trouve la question intéressante : le pouvoir et le droit appartiennent-ils à une noblesse privilégiée ou au simple peuple ?...

N.B Les professeurs sont généraux au camp du mal. A l'aile droite commande Treitschke, au centre von Sybel, à gauche Jürgen Bona Meyer, docteur et professeur de philosophie à Bonn...

sehr gut !¹ Dans l'article précédent, nous avons déjà évoqué le tour de force cartésien, que les professeurs de magie supérieure ou de philosophie montrent presque chaque jour à leur public afin de le duper. On doit démontrer le souffle divin comme étant une vérité. Le nom, il est vrai, est déconsidéré ; impossible en présence de libéraux éclairés de parler de l'âme immortelle. On fait le matérialiste froid, on parle de conscience, de faculté de pensée ou de représentation...

Nous ressentons en nous-même l'existence corporelle de la raison pensante, de même et avec le même sentiment nous sentons extérieurement à nous-même les mottes de limon, les arbres et les buissons. Et la distance n'est pas grande qui sépare l'un de l'autre ce que nous ressentons en nous de ce que nous ressentons à l'extérieur de nous-même. L'un et l'autre appartiennent au phénomène sensible, au matériau empirique, étant l'un et l'autre affaire de sentiment. A l'occasion, on évoquera la question de savoir comment en outre on distingue les sentiments subjectifs des sentiments objectifs, l'intérieur de l'extérieur, cent thalers réels de cent thalers imaginés. Ici, il faut comprendre que tant la pensée

1. Très bien ! (N. de l'Ed.)

intérieure que la douleur intérieure ont leur existence objective tout comme d'un autre côté également le monde extérieur est subjectivement lié à nos organes...

NB

Laissons parler Jürgen lui-même : « Nécessairement celui qui est incroyant par principe doit toujours être reconduit à cette vérité établie philosophiquement que tout notre savoir repose pourtant en définitive sur une croyance quelconque. Même le matérialiste admet déjà pour croyance l'existence du monde des sens. Il ne possède pas un savoir immédiat du monde des sens, il n'est immédiatement certain que de la représentation qu'il en a dans son esprit ; il croit que ce quelque chose qui lui est représenté correspond à cette représentation qu'il en a, que le monde représenté est tel qu'il se le représente, donc, il croit au monde extérieur sensible sur la base d'une affirmation de son esprit. Sa croyance dans le monde des sens est d'abord une croyance en son propre esprit... »

NB NB

NB

La croyance de Meyer est « philosophiquement établie », pourtant, il sait qu'il ne sait rien, que tout est croyance. Modeste en science et en savoir, il ne l'est pas en croyance et en religion. Science et foi, pour lui, se confondent, toutes deux n'étant probablement pas importantes. Désormais, il est « philosophiquement établi » qu'on en a fini avec « tout notre savoir ». Pour que le lecteur bienveillant comprenne cela, faisons lui savoir que la corporation des philosophes a dernièrement tenu une assemblée générale, et qu'elle a solennellement décidé d'éliminer du vocabulaire le mot science pour le remplacer par croyance. Tout savoir s'appelle dorénavant croire. Il n'y a plus de savoir... Pourtant, Monsieur le Professeur se corrige lui-même et dit expressément : la croyance au monde des sens est une croyance en l'esprit lui-même. Donc tout, l'esprit et la nature, repose à nouveau sur la croyance. Il n'a en cela qu'un tort, celui de vouloir nous soumettre nous aussi,

Sehr gut !¹

N.B.

1. Très bien !

les matérialistes, à la résolution de sa corporation. Leur décision n'a pas pour nous force de discipline. Nous en restons à l'usage de la langue, nous conservons le savoir, et nous abandonnons la croyance aux curés et aux docteurs en philosophie.

Bien entendu, « tout notre savoir » repose également sur la subjectivité. La muraille contre laquelle nous pourrions nous fracasser la tête, et que pour cette raison nous trouvons impénétrable, est, peut-être, franchissable et traversable sans anicroche pour des gnomes, des anges, des diables ou tout autre fantôme, ou bien également le bloc limoneux tout entier du monde des sens n'existe pas du tout pour pareilles gens, — qu'importe !

Peu nous chaut un monde dont nous n'avons ni sentiment ni sensation !

Ce que les gens appellent nuage et vent est peut-être proprement, d'une manière absolument objective, « en et pour soi » flûte et violoncelle célestes. Mais pour cette raison, nous n'avons rien à faire avec cette objectivité aberrante. Des matérialistes sociaux-démocrates ne traitent que de ce que l'homme perçoit conformément à l'expérience. Tel est le domaine également de son propre esprit, de la faculté de pensée ou de représentation. Ce qui est conforme à l'expérience, voilà ce que nous appelons vérité, et la seule chose dont nous faisons l'objet de la science.

Depuis que Kant a fait de la critique de la raison une spécialité, on a constaté que nos cinq sens à eux seuls sont insuffisants pour faire des expériences, et que l'intelligence doit nécessairement y prendre part...

Pourtant, il a été trop difficile pour le grand philosophe d'oublier totalement l'histoire du limon, de libérer totalement son esprit de la chape nébuleuse du cléricanisme, d'émanciper complètement la science de la religion. La vision de la matière en tant que pourriture, la « chose en soi », ou bien la vérité aberrante ont plus ou moins enfermé tous les philosophes dans le vertige

idéaliste, qui repose uniquement et seulement sur la croyance en la nature métaphysique de l'esprit humain.

Les philosophes d'État prussiens mettent à profit la petite faiblesse de nos grands critiques, afin d'en tirer un nouvel ostensor de la religion, misérable, il est vrai. « La croyance idéaliste en Dieu, dit J.B. Meyer à l'endroit cité, n'est pas assurément un savoir, aussi ne le sera-t-elle jamais ; mais tout aussi certainement, l'incroyance matérialiste n'est pas un savoir, n'étant rien d'autre qu'une croyance matérialiste qui peut tout aussi peu devenir un savoir. »

VI

[130-136] Tous jouent sur la même flûte le même air de retraite : « Retour à Kant ! » C'est pourquoi l'affaire dépasse en importance la petite personne du général Jürgen. On ne veut pas retourner à Kant, parce que ce grand penseur a donné au conte de l'âme immortelle, qui se cache dans le limon putride, le plus grand coup qui soit — ça, il l'a fait ; mais parce qu'au contraire son système a laissé une petite porte sur laquelle quelque métaphysique peut faire son retour en contrebande.

C'est clair : toute perversion de la sagesse repose sur un usage perverti de notre intelligence. Et si ce n'est l'admirable Emmanuel Kant, personne ne s'est avec autant de conscience et de succès efforcé de soumettre à l'investigation cette dernière, et de créer la science de la théorie de la connaissance. Mais il y a une différence essentielle entre Kant et ses caudataires d'aujourd'hui. Dans l'énorme combat d'importance historique mondiale mené contre le mal, Kant se tenait du bon côté ; il utilisait son génie aux fins de développer révolutionnairement la science, alors que nos philosophes d'État prussiens se sont mis avec leur « science » au service d'une politique réactionnaire.

NB

NB NB

Le coup par lequel Kant fit sortir la métaphysique du temple, et la petite porte de derrière qu'il laissa ouverte sont exprimés avec concision en une seule phrase dans la préface ou l'introduction de sa « Critique de la raison pure ». Comme je n'ai pas sous la main l'in-folio, je cite de mémoire. On lit : notre connaissance des choses se limite au phénomène. Ce qu'elles sont en soi nous ne pouvons le savoir.

NB

C'est indéniable : là où il y a des phénomènes, il y a aussi quelque chose qui apparaît. Mais comment serait-ce, si ce quelque chose était le phénomène en personne, si simplement les phénomènes apparaissaient ? Il n'y aurait rien d'illogique ou de contraire à la raison si partout dans la nature, sujets comme prédicats étaient de la même espèce. Pourquoi donc ce qui apparaît

N.B

doit-il être d'une qualité toute différente du phénomène ? Pourquoi choses « pour nous » et choses « en soi », ou apparence et vérité ne peuvent avoir la même matière empirique, la même nature ?

NB
NB

Réponse : parce que même le grand Kant s'est fourré en tête la croyance superstitieuse au monde métaphysique, la croyance en l'évidence du caractère putride de la réalité, et en l'extravagante vérité non sensible, qui doit s'y trouver. La proposition : là où il y a des phénomènes que nous voyons, entendons ou touchons, nécessairement doit se trouver également quelque chose d'autre, qu'on appelle vrai ou supérieur et qu'on ne peut voir, entendre, toucher — cette proposition est illogique, en dépit de Kant...

NB

L'intelligence ne peut opérer qu'en connexion consciente avec l'expérience matérialiste, toutes les questions posées dans l'éther de l'indétermination étant absurdes et infructueuses.

NB

Or, selon Heine, le professeur de Königsberg avait un valet nommé Lampe, simple homme du peuple, pour lequel les châteaux en Espagne sont, comme on dit, un besoin du cœur. Le philosophe en eut pitié et poursuivit ses déductions : puisque le monde des phénomènes est en connexion avec l'intelligence, il ne propose égale-

ment que des expériences intellectuelles, c'est-à-dire des phénomènes ou fragments de pensée. Les choses matérielles dont nous avons l'expérience ne sont pas à proprement parler des vérités, mais des phénomènes au mauvais sens du terme, des spectres ou quelque chose de semblable. On ne peut faire l'expérience des véritables choses « en soi », de la vérité métaphysique, mais on doit y croire en conséquence de l'argument connu : là où il y a un phénomène, il doit nécessairement y avoir quelque chose (de métaphysique) qui apparaît.

Erscheinungen
im bosen
Sinne des
Wortes¹

Ainsi fut sauvée la foi, l'aberrant, et ce, fort à propos non seulement pour le valet Lampe, mais aussi pour les professeurs allemands de « Kulturkampf », pour la « culture populaire », et contre les odieux sociaux-démocrates radicalement incroyants. C'est que Kant est l'homme qu'il faut, il les a aidés à découvrir le point de vue désiré, et pratique quoique non scientifique, le point de vue du milieu.

NB

Les sociaux-démocrates ont la ferme conviction que les jésuites cléricaux sont beaucoup plus inoffensifs que les « libéraux ». De tous les partis, c'est le parti du milieu qui est le plus détestable. Il utilise la culture et la démocratie comme une étiquette contrefaite, afin d'insinuer dans le peuple sa marchandise falsifiée, et de discréditer le produit authentique. Bien entendu, ces gens s'excusent en toute science et conscience. Nous aussi, nous croyons volontiers qu'ils ont peu de science ; mais cette canaille ne veut aussi rien savoir ni rien apprendre.

Très
bien !

Très
bien

NB

Depuis Kant, presque un siècle s'est écoulé, il y a eu Hegel et Feuerbach et surtout la pitoyable économie bourgeoise qui dépouille le peuple, et finalement, lorsqu'il n'y a plus rien à y gagner, le jette sans travail et sans salaire sur le pavé... Nos élèves, les ouvriers salariés d'aujourd'hui, ont assez de qualification pour com-

2 écoles
en philo-
sophie

1. Phénomènes au mauvais sens du terme.

NB ||| prendre enfin la philosophie social-démocrate, qui sait bien séparer d'une part les phénomènes naturels, en tant que matériau de la vérité théorique ou scientifique, de la vérité expérimentale, empirique, matérialiste, ou, si l'on veut, également subjective et, d'autre part, la métaphysique extravagante ou aberrante.

NB ||| De même qu'en politique les partis se groupent de plus en plus en deux camps, ici les employés, ici les employeurs, conformément au développement économique qui décime les classes moyennes et les amène à se diviser en deux, possédants et gueux ; de même la science se divise en deux classes générales : là les métaphysiciens, ici les physiciens ou matérialistes. Les intermédiaires, et les charlatans conciliateurs aux multiples noms, spiritualistes, sensualistes, réalistes, etc., tombent chemin faisant dans le courant. Décision, clarté, voilà notre contribution. On appelle idéalistes les réactionnaires qui sonnent la retraite, et on doit appeler matérialistes tous ceux qui s'efforcent d'émanciper l'intelligence humaine du charme métaphysique. Pour éviter que noms et définitions ne nous induisent en erreur, gardons bien en vue le fait qu'en cette affaire l'obscurité générale n'a pas permis l'établissement d'une terminologie solide.

Si nous comparons les deux partis avec le solide et le liquide, c'est la bouillie qui tient le milieu. Pareille imprécision dépourvue de clarté est un caractère général de toutes choses dans le monde. Seule la faculté de concevoir où la science l'éclaire et l'explique, tout comme elle a expliqué la chaleur et le froid : elle s'est procuré le thermomètre et a convenu de recevoir pour limite fixe, le point de congélation où le magma des températures se divise en deux classes déterminées. L'intérêt de la social-démocratie exige qu'on procède de la même façon pour la sagesse, et qu'on divise la

Écrit en 1876

II NB Sehr gut !

1. Très bien (Réd.).

die miserable Bourgeoiswirtschaft, welche das Volk auszieht und es schließlich, wenn nichts mehr daran zu verdienen ist, ohne Arbeit und ohne Lohn aufs Pflaster wirft. Da gehen ihm denn die Augen groß auf. Da wird ihm der Idealismus vertrieben; und so bedürfen wir zur Volksbildung weder einer zarten Pädagogik, noch Moses und die Propheten. Unsere Zöglinge, die modernen Lohnarbeiter, sind wohl qualifiziert, um endlich Einsicht in die sozialdemokratische Philosophie zu bekommen, welche die Naturerscheinungen als das Material der theoretischen oder wissenschaftlichen Wahrheit, der erfahrungsmäßigen, empirischen, materialistischen, oder wenn man so will, auch subjektiven Wahrheit einerseits, von der auf die andere Seite postierten extravaganten oder übergeschnappten Metaphysik wohl zu trennen weiß.

Wie in der Politik die Parteien mehr und mehr sich in nur zwei Lager gruppieren, hier Arbeitnehmer und dort Arbeitgeber, analog der ökonomischen Entwicklung, welche die Mittelklassen lichtet und auf Zweitrennung in Besitzer und Habenichtse lossteuert, so teilt sich auch die Wissenschaft in zwei Generalklassen: in Metaphysiker dort und in Physiker oder Materialisten hier. Die Zwischenglieder und vermittlungsfüchtigen Quacksalber mit allerlei Namen, Spiritualisten, Sensualisten, Realisten usw. usw. fallen unterwegs in die Strömung. Wir steuern der Entschiedenheit, der Klarheit zu. Idealisten nennen sich die reaktionären Retraitebläser, und Materialisten sollen alle diejenigen heißen, welche sich angelegen sein lassen, den menschlichen Intellekt vom metaphysischen Zauber zu erlösen. Damit Namen und Definitionen uns keine Verwirrung machen, halten wir fest vor Augen, daß die allgemeine Unklarheit in der Sache keinen festen Sprachgebrauch bisher hat aufkommen lassen. Vergleichen wir die beiden Parteien mit dem Festen und Flüssigen, dann liegt Dreierartiges in der Mitte. Solche unklare Verschwommenheit ist eine Generalnatur aller

2. sehr
b. fein

/// us
/// us

/// us

/// us

888

mus. 63
1876

!!! sehr gut

Страница книги И. Дидгена «Мелкие философские работы» с замечаниями В. И. Ленина

Уменьшено

PAGE DU LIVRE DE DIETZGEN, « PETITS ÉCRITS PHILOSOPHIQUES » AVEC DES REMARQUES DE V. I. LÉNINE. (Réduction)

totalité sans exception du genre des pensées en deux espèces : le radotage idéaliste affamé de croyance, et le sobre travail matérialiste de la pensée.

VII

[136-142] Quoique nous, sociaux-démocrates, soyons des athées dépourvus de religion, nous ne sommes pas irréligieux, c'est-à-dire grand et profond est l'abîme qui nous sépare des gens religieux, mais comme tous les abîmes il a son pont. Je me propose de mener les camarades démocrates à ce pont et de leur montrer à partir de là la différence entre le désert où errent les croyants, et la terre promise de la clarté et de la vérité.

Le plus grand commandement du chrétien dit : « Tu aimeras ton Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même. » Donc Dieu au-dessus de tout ! Qui est Dieu ? C'est le commencement et la fin, le créateur du ciel et de la terre. Nous ne croyons pas à son existence, pourtant nous trouvons un sens rationnel au commandement qui ordonne de l'aimer par-dessus tout.

Nous devons comprendre que, en dépit de la vocation de l'esprit à dominer sur la matière, cette domination doit pourtant rester totalement limitée.

Avec notre intelligence, nous ne pouvons dominer le monde matériel que formellement. Dans le détail, nous pouvons diriger à volonté ses changements et mouvements, mais lorsqu'il s'agit du tout dans son immensité, la substance des choses, la matière en général dépasse tous les esprits. a science réussit à transformer la force mécanique en chaleur, en électricité, en lumière, en force chimique, etc., et elle peut réussir à transmuter réciproquement toute force et toute matière, et à les

NB
Son but
« concilier »

NB

NB

NB

NB

Liberté
et
Nécessité

NB
Liberté et
Nécessité

présenter en tant que formes différentes d'une essence unique. Mais elle ne peut pourtant qu'en changer la forme, l'essence demeurant éternelle, immuable, indestructible. L'intelligence peut épier les voies des changements physiques, mais ce sont des voies matérielles que dans sa hardiesse l'esprit ne peut que suivre, mais non prescrire. Le bon sens de l'homme doit toujours se représenter qu'avec son « âme immortelle » et sa raison fière de connaître, il n'est qu'un fragment subordonné du monde — bien que nos « philosophes » contemporains se chargent encore toujours du tour de force qui consiste à transformer le monde réel en une « représentation » de l'homme. Le commandement religieux, tu dois aimer Dieu par-dessus tout, signifie en allemand social-démocrate : tu dois aimer et respecter le monde matériel, la nature corporelle ou l'existence sensible en tant que fondement primordial des choses, être sans fin ni commencement, qui était, est et sera d'éternité en éternité.

Phénomène corporel, physique, sensible, matériel, tel est le nom du genre général auquel appartient toute existence, pesable ou non, corps et esprit.

Bien que l'on oppose le corporel au spirituel, pourtant leur différence n'est que relative ; ce sont deux espèces de l'existence qui sont ni plus ni moins opposées que les chats et les chiens, ces derniers appartenant, en dépit de leur hostilité bien connue, aussi à une classe ou à un genre communs, le genre des animaux domestiques.

Si évidente que soit sa démonstration de la naissance des espèces et de l'évolution de l'organique à partir de l'inorganique, la science de la nature, au sens étroit et usuel du terme, ne peut nous donner la conception moniste du monde, objet d'une aspiration avide de notre temps, la doctrine de l'unité de la nature : unité de « l'esprit » et de la « matière », de l'organique et de l'inorganique, etc. Les sciences de la nature ne parviennent toujours à toutes leurs découvertes que grâce

NB

Liberté et
Nécessité

NB

NB

NB

NB

à l'intelligence. La partie de cet organe que l'on peut voir, toucher, et peser appartient bien sûr à leur domaine; mais la fonction, la pensée, relève d'une science particulière que l'on peut appeler Logique, théorie de la connaissance, ou dialectique. L'ultime département de la science, l'intelligence ou la mésintelligence de la fonction de l'esprit, est donc la patrie commune de la religion, de la métaphysique, et de la clarté antimétaphysique. Ici se trouve le pont qui mène de la servitude servile et superstitieuse à l'humilité de la liberté. Même au royaume de la liberté fière de connaître domine l'humilité, c'est-à-dire la soumission à la nécessité matérielle physique.

Monistische Weltanschauung¹

Partis en philosophie

Pour le « philosophe », l'inévitable religion se transforme en inévitable métaphysique; pour le bon sens scientifique, elle constitue l'irrésistible besoin d'une conception moniste du monde. Les théologiens et les philosophes ont mystifié le combiné existant de matière et de force, également appelé monde ou existence, parce qu'ils ne comprennent pas que matière et intelligence appartiennent à la même espèce, parce qu'ils renversent l'ordre de préséance qu'ils entretiennent l'un par rapport à l'autre. Tout comme la compréhension de l'économie, notre matérialisme est également une conquête scientifique, historique. Nous nous distinguons tout aussi nettement des socialistes du passé que des matérialistes de leur époque. Nous n'avons en commun avec ces derniers que la reconnaissance de la matière comme présupposition ou fondement premier de l'idée. La matière est pour nous la substance, l'esprit, l'accident; le phénomène empirique est pour nous le genre, l'intelligence en étant une espèce ou forme.

NB

Là où il y a intelligence, savoir, pensée, conscience, il doit y avoir aussi nécessairement un objet, une

1. Conception moniste du monde.

matière, objet de conscience, et qui est le *principal*. Telle est donc la vieille question qui sépare idéalistes et matérialistes: qui est le principal, la matière ou l'intelligence? Mais à son tour également cette question n'est pas la question, mais simplement la phrase, la gasconnade. La différence spécifique des deux partis consiste dans le fait que les uns transforment le monde en sorcellerie alors que les autres ne veulent rien savoir de tel.

Puisque l'on ne peut percevoir tous les phénomènes naturels qu'à l'aide de notre intelligence, alors toutes nos perceptions sont des phénomènes intellectuels. Juste! Mais au nombre de cette somme se trouve une perception ou un phénomène spécial que l'on appelle *tout particulièrement* « intellectuel ». Ce dernier est l'entendement ordinaire de l'homme, l'intelligence ou le pouvoir des concepts, le premier, c'est-à-dire la masse, s'appelant matière. Par suite, l'affaire aboutit à ce que force, matière et intelligence tous ensemble ont une origine une et identique. C'est misérable querelle de mots que d'appeler intellectuels ou matériels les phénomènes du monde. Ce qu'il faut savoir, c'est si toutes choses appartiennent à *une seule espèce*, ou si le monde doit être divisé en une mystérieuse sorcellerie surnaturelle et un limon naturel ou putride.

Pour clarifier ce point il ne suffit pas, à l'instar des anciens matérialistes, de tout déduire d'atomes pesables; la matière n'est pas seulement pesante, mais elle est aussi odorante, claire et résonnante, et, pourquoi pas?, intelligente.

... Le préjugé selon lequel les objets du toucher sont plus compréhensibles que ceux de l'ouïe ou du sens en général, engagea les anciens matérialistes à spéculer sur les atomes et à faire de ce qu'on peut toucher le fondement premier des choses. Il faut élargir le concept de

Voir p. 142¹ ?)

NB ? NB

NB

1. P. 63 de la présente édition.

|| matière. Relèvent de son domaine tous les phénomènes
|| de la réalité, y compris notre faculté de concevoir et
|| d'expliquer. Lorsque les idéalistes donnent à tous les
|| phénomènes de la nature, le nom de « représentations »
|| ou d'« intellectuels », nous pouvons volontiers leur
? || || ? accorder qu'ils ne sont pas des choses « en soi », mais
|| simplement des objets de notre sensation. L'idéaliste
|| accordera également qu'au nombre des objets de la
|| sensation (qu'on appelle monde objectif), il existe un
|| phénomène particulier, une chose particulière, nommé
|| sensation subjective, âme ou conscience. Par conséquent,
|| il devient parfaitement clair que l'objectif et le subjectif
NB || appartiennent à un seul genre, et que le corps et l'âme
|| ont la même matière empirique.

|| Un homme sans préjugés ne peut mettre en doute le
|| fait que la matière spirituelle, ou l'expression, est
|| meilleure, le phénomène de notre faculté de connaître
|| est une partie du monde, et non pas l'inverse. Le tout
|| régit la partie, la matière l'esprit, du moins pour le
|| principal, quoique accessoirement à son tour le monde
|| soit régi par l'esprit humain. En ce sens, nous pouvons
|| aimer et honorer dans le monde matériel le bien suprême,
NB || la première cause, le créateur du ciel et de la terre.

|| Si les sociaux-démocrates s'appellent matérialistes,
|| ce nom veut dire simplement qu'ils ne reconnaissent
|| rien qui dépasse l'entendement humain conçu scientifi-
|| quement. Toute sorcellerie doit cesser...

L'incompréhensible

Une pièce principale de la philosophie social-démocrate*

[143-147] Les pasteurs et les professeurs s'accordent
pour refuser à l'intelligence humaine la capacité absolue
de connaître, la possibilité d'une clarté inconditionnée, et
pour vouloir lui conserver le caractère d'un entendement
limité asservi... Cette lumière ne satisfait pas les philo-
sophes titulaires d'une chaire ; ils ont progressé et
échangé la science céleste pour la science terrestre, mais
ici ils prennent en fin de compte la même position
hybride que les « progressistes » en politique. Ce même
mélange d'incapacité et de mauvaise volonté qui éloigne
ces derniers de la liberté, éloigne les professeurs de la
sagesse. Ils ne veulent pas renoncer au micmac des
mystères. Et sinon au ciel ou dans les sacrements, il doit
y avoir pourtant dans la nature un mystère, quelque
chose d'incompréhensible ; il faut poser dans « la nature
des choses » ou dans ses « derniers fondements » des
bornes absolues ou des « limites de notre connaissance
de la nature ». Face à de tels mystiques impénitents, il
incombe à la social-démocratie d'intervenir en faveur de
l'illimitation radicale de l'intelligence humaine.

Il y a beaucoup d'incompris — qui le contesterait ?

La capacité de l'esprit humain est si illimitée qu'au
cours du temps elle fait sans cesse de nouvelles décou-
vertes qui régulièrement mettent en lumière le caractère
novice de toute la science passée. Bien que je combatte
ainsi pour la capacité absolue de notre faculté de con-

* Vorwärts, 1877.